



★★★★
« Fille de la campagne », d'Edna O'Brien, traduit de l'anglais (Irlande) par Pierre-Emmanuel Dauzat, éd. Sabine Wespieser, 478 p., 25 €.

Edna O'Brien et Ernest Gebler, son écrivain de mari. Avant qu'elle ne prenne la plume à son tour. PHOTO DR

Une femme libérée

Edna O'Brien.

« Toute vie, bien entendu, est un processus de démolition », écrivait Scott Fitzgerald dans « La Fêlure ». « Non, de libération », lui répond trois quarts de siècle plus tard Edna O'Brien dans ses Mémoires

OLIVIER MONY

Voilà longtemps que l'on sait qu'Edna O'Brien est un grand écrivain irlandais. Voilà presque aussi longtemps, doit-on confesser, que l'on ne s'était pas donné la peine de le vérifier. Elle appartient à une génération de romanciers britanniques ou irlandais (elle est née en 1930) sacrifiée dans la mémoire des lecteurs français dès lors que ceux-ci découvrirent ses glorieux cadets, Julian Barnes, Ian McEwan ou Martin Amis. Qui lit encore aujourd'hui John Fowles, Iris Murdoch, John McGahern ou Muriel Spark, qui furent – et avec quel talent ! – plus ou moins ses contemporains ? Sur ceux-ci, Edna O'Brien conserve un avantage non négligeable en termes de postérité littéraire. Elle est vivante, et même sacrément, serait-on tenté d'ajouter à la lecture de ses mémoires.

« Fille de la campagne » est tout sauf un exercice de remémoration

pareseux et cliniquement nostalgique. C'est à la fois une symphonie du souvenir, un plaidoyer vibrant pour la liberté et un réquisitoire aux accents de colère sourde contre tous ceux et ce qui l'entravent.

L'écriture, telle la cavalerie

Le livre se découpe en deux périodes bien distinctes. La première a parfois les accents de « Gens de Dublin ». Moins la nouvelle de Joyce que le film crépusculaire qu'en tira John Huston. On y suit les errances d'une pauvre petite fille riche seulement d'un talent qu'elle ignore encore (savoir écrire, savoir aimer, ce qui finalement, revient un peu au même) dans cette Irlande catholique, « noire », percluse dans ses terreurs millénaires. Entre les bonnes sœurs, les amitiés particulières, la rudesse des temps et surtout la figure écrasante d'une mère paradoxalement aimante, Edna grandit sans trop savoir pourquoi en un pays où la no-

tion même d'avenir est une inconvenance.

Et puis voici que surgit, telle la cavalerie, l'écriture. Installée depuis peu à Londres, mariée à l'écrivain Ernest Gebler, mère de deux jeunes garçons, Edna O'Brien publie en 1960 « Les

« Symphonie du souvenir, plaidoyer vibrant pour la liberté et réquisitoire contre tous ceux qui l'entravent »

filles de la campagne » (dont elle reprend donc, cette fois-ci au singulier, le titre pour ses présents Mémoires). Le succès est immédiat, le scandale tout autant. Le livre est interdit en Irlande pour obscénité. Bannie de son pays, de sa famille, de son enfance, séparée de son mari et de ses enfants (elle se battra longtemps pour en ob-

tenir la garde), Edna se réinvente en « party girl », petite fée sarcastique du « swinging London » qui vient de naître. C'est la deuxième partie du livre, qui est comme un merveilleux carnet de bal. On y passe une nuit dans les bras de Robert Mitchum, on s'y fait lire les lignes de la main par Shirley MacLaine, offrir des suppositoires par Marguerite Duras, on se repose chez Gore Vidal dans sa villa de Ravallo, on fait l'amitié avec Jackie Onassis et lorsque, saisi d'une mince culpabilité à l'idée d'avoir laissé chez soi ses deux garçons pour se rendre à une fête, on cherche ce que l'on pourrait leur ramener ; on trouve Paul McCartney qui s'en vient gentiment chanter une ballade aux gamins...

La vie est douce, on est riche, et puis plus, et tout cela n'a strictement aucune importance. Tout n'est qu'une question de savoir vivre et de trouver pour cela les mots pour le dire. Voilà qui est fait.